

Pierre LOTI

Passage d'enfant
Le mur d'en face
Profanation

Texte issu d'une numérisation en "mode image" du site GALLICA
(<http://gallica.bnf.fr>)

PASSAGE D'ENFANT

5 décembre 1894.

Ce que je vais écrire est pour ceux qui, dans les cimetières, contemplant quelque fosse à peine fermée que les premiers bouquets blancs recouvrent encore, se sont sentis tenaillés jusqu'au fond et déchirés, au souvenir de petits yeux candides, éteints là sous la terre affreuse...

Oh ! l'énigme déroutante et sombre, que la mort des petits enfants !.. Pourquoi ceux-là, au lieu de nous, qui avons fini et qui, si volontiers, accepterions de partir ?... Ou plutôt, pourquoi étaient-ils venus, alors, puisqu'ils devaient s'en retourner si vite après avoir subi l'inique châtiment d'une agonie ?... Devant leurs tombes blanches, notre raison et notre coeur se débattent, en détresse révoltée, au milieu de ténèbres...

Le petit être délicieux, dont je voudrais prolonger un peu la mémoire en parlant de lui, était le fils unique de Sylvestre, - un domestique à nous qui est devenu, après dix années, presque quelqu'un de la famille.

Il n'avait vu que deux fois les étés de la terre. Ses cheveux de soie jaune, comme on en met aux poupées, se partageaient en drôles de petites mèches, rebelles aux coiffures. Son teint était comme celui des roses de Bengale, ses traits comme ceux des anges ; il avait une petite bouche toujours ouverte, au-dessus d'un menton un peu rentrant qui lui donnait une naïveté adorable.

D'ailleurs, le plus joyeux des innocents bébés, tout au bonheur nouveau d'exister, de respirer, de se mouvoir ; plein de vie et de santé fraîche ; potelé, musclé comme les Amours païens.

Mais son charme surtout était dans ses yeux, de grands yeux bleus assez enfoncés sous l'arcade du front, des yeux de candeur, de confiance et aussi de continuel étonnement devant toutes les choses de ce monde...

A Paris, ce matin gris de décembre, dans une chambre d'hôtel quelconque, sans nouvelles depuis quatre jours, arrivant d'un voyage du Nord, j'ouvre au hasard une de mes lettres prises à la poste restante. - Et elle commence ainsi : « Hier au soir, à huit heures, cet amour de petit Roger mourait dans d'affreuses souffrances. Nous le pleurons tous, et Sylvestre fait une pitié profonde... »

... D'abord, je tourne sur place et je marche, vite, comme sous la poussée et l'exaspération d'une douleur physique... Ensuite, je reprends la lettre, pour continuer de savoir : c'est le croup, qui l'a emporté en quelques heures, au milieu de l'affolement de ceux qui le soignaient...

Je marche encore, détaillant sans savoir pourquoi les objets, les laideurs de cette chambre, repoussant du pied des choses qui m'entravent pour passer, - le temps de bien comprendre l'inexorable réalité de ce que je viens de lire, et puis, tout à coup, un nuage, je n'y vois plus - et je pleure...

L'idée ne m'était jamais venue que ce petit Roger pouvait mourir... Et puis, non, je ne croyais pas qu'il avait pris tant de place en moi, ce petit-là, je ne pouvais pas croire que je l'aimais tant !... Est-ce qu'on sait d'ailleurs pourquoi on aime tel petit être qui ne vous est rien, plutôt que tel autre qui vous touche de plus près : c'est quelque chose qui va des yeux dans les yeux, qui vient de la toute petite âme candide et neuve, pour pénétrer doucement jusqu'au fond de la vôtre, lassée et morne...

Dans ce même courrier, une dépêche, qui attendait aussi depuis deux jours à la poste restante : « Je suis dans la peine. Notre petit Roger mort. - SYLVESTRE. »

Maintenant je regarde les dates. Tout cela est déjà d'avant-hier ! Donc, on l'emportera au cimetière ce soir, et il est trop tard, je n'ai aucune

possibilité d'arriver, aucun moyen humain de revoir la chère petite figure, même rigide et pâlie...

Roger Couëc, c'était le titre qu'il se donnait à lui-même quand on lui demandait : « Comment t'appelles-tu ? » (Couëc, une abréviation à lui du nom de son père, qui est un nom de Bretagne aux rudes consonances de granit.) Quand il prononçait ce Couëc, il était comique si gentiment, qu'on le lui faisait toujours redire - et, de retrouver aujourd'hui ce pauvre petit mot enfantin, de le réentendre en souvenir, me fait mal affreusement.

Ici, à Paris, où je devais m'arrêter, j'avais mille choses à faire, tant de rendez-vous arrangés ; des amis comptaient sur moi pour des dîners, des gens m'attendaient pour régler des questions importantes... Rien de tout cela n'existe plus ; sans seulement m'inquiéter de les avertir, je veux au plus vite m'en aller, rentrer chez moi, dans ma maison - où pourtant va manquer pour toujours cette petite fleur qui était Roger Couëc.

Mais je n'ai de train possible pour m'emmener que ce soir et, pendant tout un long jour désolé, il va falloir attendre dans cette chambre, ou bien errer dans les rues ; au milieu d'ambiances indifférentes ou hostiles, être sombre et seul, en révolte outrée et sans espoir contre la cruauté stupide de la mort, qui ferme de tels petits yeux, qui fauche de tels petits anges pour les coucher dans son charnier...

« Je suis dans la peine. Notre petit Roger mort. » Tandis que les heures suivent leur marche lente, je fais comme une revue de cette existence de deux étés - chaque instant qui vient, après la stupeur première, martelant en moi plus profondément la notion que c'est à tout jamais fini...

Oh ! sa petite voix dans la cour de notre maison, quand je passais devant le logis de ses parents et qu'il voulait me suivre :

« Messieu ! messieu ! » (Pour lui, monsieur était mon nom.) Et ensuite son petit trotinement joyeux derrière moi, pour me rejoindre... Fini et glacé, tout cela !...

En souvenir, il me réapparaît surtout avec une certaine robe de molleton rose, qui fut son costume de tous les jours pendant cette fin de saison, et une cravate « La Vallière » blanche, brodée à chaque

bout d'une fleur chinoise, qu'il portait généralement sens devant derrière, la rosette dans le dos, sous les petites mèches de ses cheveux jaunes... Mon Dieu, voici que cela me déchire le coeur à me faire pleurer encore, de penser à cette petite cravate tournée à rebours, retombant sur le dos de cette robe rose...

Il était très vif, ce petit Roger, et cependant il ne se mettait jamais dans de méchantes colères, comme tant d'autres enfants ; quand on le contrariait, en l'empêchant d'aller patauger dans l'eau ou en lui retirant des mains quelque objet qu'il aurait brisé, il jetait de grands cris et pleurait de grosses larmes ; mais c'était du désespoir seulement, avec un air de dire : « Est-il possible qu'on soit si injuste pour moi ? est-il possible qu'il m'arrive des malheurs pareils ? » Alors, il était si adorable qu'on lui céda toujours. Et à présent, on donnerait des jours de la vie pour ne lui avoir jamais causé même ces très petits chagrins-là.

Parfois, quand il croyait avoir quelque chose de bien important à faire et qu'on voulait l'arrêter au passage, il vous regardait avec un sérieux impayable, en vous repoussant du bras sans rien dire, les sourcils froncés, et il continuait son chemin ; - les chats, à certaines heures, affectent de ces gravités drôles et charmantes, quand ils se rendent empressés quelque part, trop occupés pour répondre à votre appel.

Il avait des yeux, ce Roger, des yeux qui n'étaient pas de la terre, qui souriaient d'habitude avec une petite joie confiante, mais qui, par instants furtifs, regardaient trop profond. Bien que tout en lui respirât la vie, l'insouciant bonheur de croître et de rire, il avait des yeux, quand on y repense, qui semblaient interroger, implorer, s'inquiéter de quelque lendemain noir...

Et ce sont ceux-là qu'elle va choisir, la vieille Faucheuse implacable et imbécile, pour les jeter dans ses trous de cimetière !...

Le lendemain 6 décembre, après une nuit de voyage, j'arrive chez moi, au lever d'un sinistre jour d'hiver. Dans ma chambre, je trouve le pauvre Sylvestre allumant mon feu. Avec des sanglots qui tout de suite lui viennent, il me dit cette simple et enfantine phrase, résumant tout : « J'ai perdu mon petit Roger. » Et là, dans cette chambre glacée encore, éclairée par un commencement de jour et par une lampe qu'on a oublié d'éteindre, il me raconte la fin de ce petit enfant que je pleure autant que lui...

Si inattendue et si brusque, cette agression de la Mort ! Il a été étouffé en pleine vie, luttant, tordant ses petites mains dans la souffrance... « Jusqu'au dernier moment, dit Sylvestre, il me tendait les bras pour que je le prenne, il s'accrochait à moi, il voulait se soulever, il ne voulait pas mourir... »

En écoutant les déchirantes choses qu'il me dit, je me rappelle tout à coup une scène de l'été passé : un soir, on était venu m'avertir que le petit Roger s'étouffait, et j'étais accouru chez ses parents. Là, je l'avais trouvé assis sur les genoux de sa mère, encore tout rouge, tout tremblant, des larmes sur les joues, et il avait serré mon doigt dans sa petite main, puis m'avait regardé, les yeux froncés et implorants, avec un air de me dire : « Crois-tu, ce qui vient de m'arriver !... La peur que j'ai eue d'étouffer comme ça, si tu savais !... Ce n'était rien de grave ; tout simplement, il s'était engoué, comme il arrive aux bébés quelquefois. Mais déjà, dans son regard, avait passé l'anxiété suprême, l'angoisse de se sentir si petit, si frêle encore devant l'inconnu des menaces sombres... Et, en me souvenant de cela, je me représente cruellement bien ce que devaient être la supplication et l'effroi de ce même regard, quand il tendait les bras à son père, « ne voulant pas mourir... »

L'habituelle et naïve confiance en notre protection, qui se lisait dans ses yeux, il semble que nous l'ayons trompée, en le laissant emporter ainsi par la vieille Faucheuse maudite. Son expression à certaines heures, revue si vivante dans ma mémoire, me fait un mal que les mots humains ne peuvent pas dire... Et je crois que l'humilité aussi de sa condition ajoute je ne sais quoi de plus à cette douleur que j'ai de l'avoir perdu : je le pleurerais certainement moins, s'il avait été un petit prince.

Oh ! il n'a pas été oublié, continue Sylvestre. Tout le monde du quartier est venu, - et il a reçu tant de bouquets, tant de couronnes !...

D'ailleurs, la maison est en profond deuil de lui, la maison où ne s'entendra plus son petit rire, ni son pas menu, ni sa petite voix brusque et charmante.

Il est silencieux, notre déjeuner, ce matin de retour, et Sylvestre, qui reprend ses fonctions pour la première fois depuis les journées affreuses, a les yeux brûlés de larmes en nous servant.

C'est que, pendant tout ce dernier été, Roger venait souvent assister à nos repas, quand nous les prenions ici, dans la salle à manger intime. D'abord on l'entendait passer en trotinant dans la cour, au milieu des rangées de fleurs, très empressé d'arriver ; puis, il paraissait à la porte, souriant et rose, hésitant un peu cependant, avec des yeux qui demandaient la permission d'entrer, comme si déjà, dans sa petite tête, il prenait conscience de n'en avoir pas tout à fait le droit. Alors, on disait : « Oui, entre, entre, Roger Couëc ! » Et il entrait, en faisant le soldat : « Une ! deux ! Une ! deux ! » Et tout le temps du déjeuner, bien que ce ne fût pas très correct, il tournait entre les jambes de son père, l'entravant beaucoup dans son service. Puis, à l'instant du dessert, auprès de mon fils Samuel - son aîné de trois ans, qui l'aimait comme sa plus belle poupée - il s'enhardissait jusqu'à avancer son petit bec confiant, pour recevoir une cerise ou une fraise.

Après déjeuner, je m'en vais, sous un ciel gris, au fond de la maison, dans une seconde cour en contrebas de la nôtre qui est celle des domestiques. Dans ce lieu ordinairement ensoleillé, où l'on descend par quelques marches, il m'était arrivé d'aller tant de fois, sous prétexte de voir à la serre, en réalité pour embrasser Roger Couëc, qui rôdait généralement par là, en robe rose et en cravate de soie chinoise.

Lui, sitôt qu'il m'apercevait, se dépêchait de venir, me prenait par la main pour que je l'emmène avec moi, - et, même les jours où je ne voulais pas de sa compagnie, c'était irrésistible, sa petite voix me rappelant, son ardeur à me courir après : sur les marches, un peu hautes pour ses jambes, qui séparent les deux cours, il se mettait à quatre pattes, d'un air affairé, afin d'aller plus vite... Petit être éclos dans ma maison, comme, au printemps, il y naît des hirondelles, comme il y fleurit des roses sur les vieux murs, pour lui ces cours tapissées de branches vertes représentaient le monde ! Quel mystère que ses petites notions sur la vie, que ses petites pensées - retournées à présent au grand abîme noir !...

La première soirée, sur mon sinistre retour.

Chez moi, au-dessus de ma table à écrire, dans un cadre or et rose, - rose comme était la robe, - je viens de placer le portrait du petit Roger. C'est lui-même qui me l'avait donnée, cette photographie ; un jour, on la lui avait mise dans les mains en lui disant : « Va porter ça à *Messieu*. » Et il était venu, d'un air intimidé mais très fin, me présenter

ce petit carton, tenu à deux mains avec une gaucherie exquise, comprenant bien que c'était sa propre image qu'il m'offrait là.

Maintenant Sylvestre arrive, m'apportant, lavée et repassée de frais, la petite cravate « La Vallière », que je lui ai demandé de me donner. « Je l'avais achetée en Chine, dit-il, du temps que j'étais matelot. » Au cadre du portrait, j'attache cette cravate, nouée avec une branche de fleurs blanches.

L'image, pour un temps, fixera encore cette figure d'ange, qui fut si éphémère, si vite évanouie dans la grande Ténèbre. L'image fera durer quelques années de plus le je ne sais quoi inexprimable de ce regard d'enfant.

Un jour de passé encore.

Au matin gris, en traversant la cour du fond, j'ai vu la pauvre petite robe de molleton rose, qu'on avait lavée et qui séchait, suspendue sur une corde, les manches tombantes et ballantes. Elle va devenir une chose pliée soigneusement, qu'on gardera - jusqu'au jour où, dans des années plus lointaines, personne ne se rappellera quel enfant l'avait portée...

Puis je suis entré chez Sylvestre et j'ai revu là, bien rangés et tristes sur une étagère, de modestes joujoux que je connaissais : son cheval de bois, sa grande chèvre, qu'il aimait tant, et son fusil pour faire le soldat...

Il avait aussi, je m'en souviens, un album d'oiseaux coloriés qu'il ne se lassait pas de voir ; en tournant les feuillets, il les désignait l'un après l'autre du bout de son doigt levé et prononçait leur nom, toujours avec sa brusquerie comique. L'autruche, qui sait pourquoi ? l'amusait le plus ; il trépignait de joie et prenait un air de triomphe pour l'annoncer: « Truche ! » dès qu'elle apparaissait.

Chaque infime et insignifiante chose qu'on se rappelle de lui à présent est pour faire souffrir.

Vers midi de ce même jour, un clair soleil perce les brumes du matin, resplendit bientôt au milieu du ciel vide. Avec Sylvestre en deuil, je chemine à travers le cimetière ; dans ces allées, on dirait un temps d'avril.

La voici, la place où il dort, notre petit Roger ; pas encore de tombe faite, mais l'impression d'un enfouissement d'hier. Cependant, la terre fraîchement remuée, la terre grasse, l'affreuse terre disparaît sous un lit de fleurs : tous les bouquets qui avaient suivi le léger cercueil et qui se fanent à peine.

Donc, c'est là-dessous que la petite figure s'est à jamais cachée, là-dessous que s'est figé le candide petit sourire...

Encore un jour, et c'est le premier dimanche depuis qu'il n'est plus là. Un de ces beaux dimanches d'hiver qui s'éclairent d'un soleil trompeur, qui simulent les temps d'avril, mais qui s'éteignent si vite dans des soirs froids - et qui sont peut-être les plus mélancoliques de toutes les journées.

C'est par de tels après-midi qu'on mettait à Roger Couëc sa belle robe, sa fourrure blanche, son beau chapeau, et que ses parents avaient la joie et l'orgueil de l'emmener à la promenade, où il était le plus rose et le plus joli de tous les bébés endimanchés de la ville.

Aujourd'hui, Sylvestre et sa femme, seuls ensemble, s'en sont allés au cimetière, lentement. Là sans doute, au pâle et trompeur soleil, ils se sont occupés à arranger les bouquets blancs encore frais, sur la petite fosse, sur l'horrible terre. Et maintenant le jour baisse avec des frissons désolés ; l'heure de rentrer vient, l'heure où l'on ramenait au logis l'amour de petit enfant, les joues rougies par le vent du dehors.... Ce soir, ils rentreront seuls, les parents ; c'est leur premier dimanche sans leur petit Roger ; ils l'ont laissé là-bas, décoloré et froid sous la terre. Dans leur chambre, quand ils seront de retour, devant le feu qui s'allumera, la petite voix vive et le petit rire délicieux ne s'entendront pas. La robe et le beau chapeau des jours de fête, serrés dans l'armoire, sont devenus de pauvres reliques, que le temps va bientôt démoder et jaunir.

Et, à la longue, ils s'accoutumeront à ne plus le voir, leur petit Roger, de même que je me déshabituerai, moi, d'écouter s'il passe dans la cour ou d'attendre, à la porte de la salle à manger, ses petites apparitions soudaines...

Ce jour où il est retombé sur son berceau, inerte après avoir tant souffert, après avoir tant imploré du secours avec ses bras tendus ; oh ! ce jour-là il était bien fauché à jamais et replongé au gouffre... Désagrégée et finie, cette combinaison d'atomes qui avait donné momentanément son petit sourire et l'expression de ses yeux. Au fond

de nos mémoires, qui d'ailleurs se désagrègeront aussi, son image bientôt pâlera ; même dans ce minuscule recoin du monde où s'était limitée sa vie de deux ans, on oubliera bientôt qu'il a passé ; les choses, les existences, ici comme ailleurs, continueront leur marche. Et, dans le cours des innombrables destinées, dans la suite infinie des âges, sa disparition sera aussi négligeable et perdue que la mort d'une hirondelle ou que l'effeuillement d'une rose blanche sur nos murs... Mais pourtant, comment dire ma révolte amère, ma pitié infiniment tendre, au souvenir de la vaine supplication de ce petit regard qui s'épouvantait de sa fin ! Comment dire le mal que j'ai de lui, avec, en plus, cette presque puérile angoisse de songer que le cher petit mort ne le saura même pas !...

LE MUR D'EN FACE

Tout au fond d'une cour, elles habitaient un modeste petit logis, la mère, la fille, et une parente maternelle déjà bien âgée - leur tante et grand'tante – qu'elles venaient de recueillir.

La fille était encore très jeune, dans l'éphémère fraîcheur de ses dix-huit ans, lorsqu'elles avaient dû, après des revers de fortune, s'enfermer là, au recoin le plus retiré de leur maison familiale. Le reste de la chère demeure, tout le côté vivant qui regardait la rue, il avait fallu le louer à des étrangers profanateurs, qui y changeaient les aspects des anciennes choses et y détruisaient les souvenirs.

Une vente judiciaire les avait dépouillées des meubles plus luxueux d'autrefois, et elles avaient arrangé leur nouveau petit salon de recluses avec des objets un peu disparates : reliques des aïeules, vieilleries exhumées des greniers, des réserves de la maison. Mais tout de suite elles l'avaient aimé, ce salon si humble, qui devait maintenant, pendant des années, les réunir toutes trois auprès d'un même feu et d'une même lampe, aux veillées des hivers. On s'y trouvait bien ; il avait un air familial et intime. On s'y sentait un peu cloîtré, c'est vrai, mais sans tristesse, car les fenêtres, garnies de simples rideaux de mousseline, donnaient sur une cour ensoleillée dont les murs très bas étaient garnis de chèvrefeuilles et de roses.

Et déjà elles oubliaient le confort, le luxe d'autrefois, heureuses de leur salon modeste, quand un jour une communication leur fut faite, qui les laissa dans la consternation morne : le voisin allait élever de deux étages son logis ; un mur allait monter là, devant leurs fenêtres, enlever l'air, cacher le soleil...

Et aucun moyen, hélas ! de conjurer ce malheur, plus intimement cruel à leurs âmes que tous les précédents désastres de fortune. Acheter cette maison du voisin, ce qui eût été facile au temps de leur aisance passée, il n'y fallait plus songer ! Rien à faire, dans leur pauvreté, qu'à courber la tête.

Donc, les pierres commencèrent de surgir, assise par assise ; avec angoisse, elles les regardaient s'élever ; un silence de deuil régnait entre elles, dans le petit salon, de jour en jour attristé, à mesure que montait cette chose obscurcissante. Et dire que cette chose-là,

toujours plus haute, remplacerait bientôt le fond de ciel bleu ou de nuages d'or sur lequel se détachait jadis le mur de leur cour avec sa chevelure de branches !...

En un mois, les maçons eurent achevé leur oeuvre : c'était une surface lisse, en pierres de taille, qui fut peinte ensuite d'un blanc grisâtre, simulant presque un ciel crépusculaire de novembre, perpétuellement opaque, invariable et mort ; - et aux étés suivants, les rosiers, les arbustes de la cour reverdirent plus étiolés à son ombre.

Dans le salon, les chauds soleils de juin et de juillet pénétraient encore, mais plus tardifs le matin, plus vite enfuis le soir ; les crépuscules d'arrière-saison tombaient une heure plus tôt, amenant tout de suite les pénétrantes tristesses grises.

Et le temps, les mois, les saisons coulèrent. Entre chien et loup, aux heures indécises des soirs, quand les trois femmes quittaient l'une après l'autre leur ouvrage de broderie ou de couture, avant d'allumer la lampe de veillée, la jeune fille - qui bientôt ne serait plus jeune - levait toujours les yeux vers ce mur, dressé là au lieu de son ciel de jadis ; souvent même, par une sorte de mélancolique enfantillage, qui constamment lui revenait comme une manie de prisonnière, elle s'amusait à regarder, d'une certaine place, les branches des rosiers, la tête des arbustes se détacher sur ce fond grisâtre des pierres peintes, et cherchait à se donner l'illusion que ce fond-là était un ciel, un ciel plus bas et plus proche que le vrai, - dans le genre de ceux qui, la nuit, pèsent sur les visions déformées des songes.

Elles avaient en espérance un héritage dont elles parlaient souvent autour de leur lampe et de leur table de travail, comme d'un rêve, comme d'un conte de fée, tant il semblait lointain.

Mais, quand on la tiendrait, cette succession d'Amérique, à n'importe quel prix on achèterait la maison du voisin, pour démolir toute la partie nouvelle, rétablir les choses comme au temps passé, et rendre à leur cour, rendre aux chers rosiers des murailles le soleil d'autrefois. Le jeter bas, ce mur, c'était devenu leur seul désir terrestre, leur continuelle obsession.

Et la vieille tante avait coutume alors de dire :

- Mes chères filles, Dieu permette que je vive assez longtemps, moi, pour voir ce beau jour !...

Il tardait bien à venir, leur héritage.

Les pluies, à la longue, avaient tracé sur la surface lisse une sorte de zébrure noirâtre, triste, triste à voir, formant comme un V, ou comme la silhouette trouble d'un oiseau qui plane. Et la jeune fille contemplait cela longuement, tous les jours, tous les jours...

Une fois, à un printemps très chaud, qui, malgré l'ombre du mur, avait fait les roses plus hâtives que de coutume et plus épanouies, un jeune homme parut dans ce fond de cour, prit place pendant quelques soirs à la table des trois dames sans fortune. De passage dans la ville, il avait été recommandé par des amis communs, non sans arrière-pensée de mariage. Il était beau, avec un visage fier, bruni par les grands souffles marins...

Mais il le jugea trop chimérique, l'héritage ; il la trouva trop pauvre, la jeune fille, dont le teint commençait d'ailleurs à beaucoup pâlir faute de lumière.

Donc, il repartit sans retour, lui qui avait là, pour un temps, représenté le soleil, la force et la vie. Et celle qui déjà s'était cru sa fiancée reçut de ce départ un muet et intime sentiment de mort.

Et les années monotones continuèrent leur marche, comme les impassibles fleuves ; il en passa cinq ; il en passa dix, quinze et même vingt. La fraîcheur de la jeune fille sans dot peu à peu acheva de s'en aller, inutile et dédaignée ; la mère prit des cheveux blancs ; la vieille tante devint infirme, branlant la tête, octogénaire dans un fauteuil fané, éternellement assise à sa même place, près de la fenêtre obscurcie, son profil vénérable se découpant sur les feuillages de la cour, au-dessous de ce fond de muraille unie, où s'accroissait la marbrure noirâtre, en forme d'oiseau, tracée par les lentes gouttières.

En présence du mur, de l'inexorable mur, elles vieillirent toutes les trois. Et les rosiers, les arbustes vieillirent aussi, de leur moins sinistre vieillesse de plantes, avec encore des airs de rajeunissement à chaque renouveau.

- Oh ! mes filles, mes pauvres filles, disait toujours la tante, de sa voix cassée qui ne finissait plus les phrases, pourvu que je vive assez longtemps, moi...

Et sa main osseuse, avec un geste de menace, désignait l'oppressante chose de pierre.

Elle était morte depuis une dizaine de mois, laissant un vide affreux dans le petit salon des recluses, et on l'avait pleurée comme la plus chérie des grand'mères, quand l'héritage arriva enfin, très bouleversant, un jour où l'on n'y pensait plus.

La vieille fille, - quarante ans sonnés maintenant, - se retrouva toute jeune, dans sa joie d'entrer en possession de la fortune revenue.

On chasserait les locataires, bien entendu, on se réinstallerait comme avant ; mais de préférence, on se tiendrait à l'ordinaire dans le petit salon des temps de médiocrité : d'abord il était maintenant rempli de souvenirs, et puis d'ailleurs il redeviendrait d'une gaîté ensoleillée, dès qu'on aurait abattu ce mur emprisonnant, qui n'était plus aujourd'hui qu'un vain épouvantail, si facile à détruire à coups de louis d'or.

Elle eut enfin lieu, cette chute du mur, désirée depuis vingt mornes années. Elle eut lieu un avril, au moment des premiers souffles tièdes, des premières soirées longues. Très vite cela s'accomplit, au milieu d'un tapage de pierres qui tombaient, d'ouvriers qui chantaient, dans un nuage de plâtras et de vieille poussière.

Et, au déclin de la seconde journée, quand ce fut terminé, les ouvriers partis, le silence revenu, elles se retrouvèrent assises à leur table, la mère et la fille, étonnées d'y voir si clair, de n'avoir plus besoin de lampe pour commencer le repas du soir. Comme en un étrange retour de temps antérieurs, elles regardaient les rosiers de leur cour s'étaler à nouveau sur le ciel. Mais, au lieu de la joie qu'elles en avaient attendue, c'était d'abord un indéfinissable malaise : trop de lumière tout à coup dans leur petit salon, une sorte de resplendissement triste, et la notion d'un vide inusité au dehors, d'un immense changement... Il ne leur venait point de paroles, en présence de l'accomplissement de leur rêve ; absorbées l'une et l'autre, prises d'une croissante mélancolie, elles restaient là sans causer, sans toucher au repas servi. Et peu à peu, leurs deux coeurs se serrant davantage, cela devenait comme de la détresse, comme l'un de ces regrets noirs et sans espérance que nous laissent les morts.

Quand la mère enfin s'aperçut que les yeux de sa fille commençaient à s'embrumer de pleurs, devinant les pensées inexprimées qui devaient si bien ressembler aux siennes :

- On pourrait le rebâtir, dit-elle. Il me semble qu'on pourrait essayer, n'est-ce pas, de le refaire pareil ?...

- J'y songeais moi aussi, répondit la fille... Mais non, vois-tu : *ce ne serait plus le même !* ..

Mon Dieu ! comment cela se pouvait-il ; c'était elle, c'était bien elle qui l'avait décrété, l'anéantissement de ce fond de tableau familial, au-dessous duquel, pendant un printemps, elle avait vu se détacher certain beau visage de jeune homme, et, pendant de si nombreux hivers, un profil vénéré de vieille tante morte...

Et tout à coup, au souvenir de ce vague dessin en forme d'ombre d'oiseau, tracé là par de patientes gouttières, et qu'elle ne reverrait jamais, jamais, jamais, son coeur fut déchiré soudainement d'une manière plus affreuse ; elle pleura les larmes les plus sombres de sa vie, devant l'irréparable destruction de ce mur.

PROFANATION

Le fossoyeur est là dans le jardin, qui vient avertir le commandant que les trous sont faits !

Avec l'alerte accent gascon, cette sinistre phrase m'est dite, un matin de printemps, par un marin tout jeune, à la voix fraîche et gaie.

Un matin de printemps, un beau matin de mai rayonne sur le pays basque. Et il y a tant de vie neuve épandue partout, tant de joie dans l'air, tant de sève montante dans les plantes vertes, que la mort semble un noir rêve improbable... Cependant, à la porte de mon jardin plein de roses, se tient le vieux homme annoncé, le fossoyeur aux mains souillées de terre...

Il s'agit de pauvres petits matelots bretons, enfants d'une vingtaine d'années, noyés il y a quatre ans dans les brisants de la Bidassoa, et que l'on exhume aujourd'hui. Le cimetière où ils dormaient est devenu trop étroit, trop plein de morts ; il faut les réveiller et les déplacer. L'équipage de leur navire, que je commande en ce moment, vient d'acheter pour eux, à perpétuité, un terrain où pieusement on va les coucher tous ensemble. Et, comme leur famille est loin, c'est à moi que revient le soin de surveiller ce changement de demeure.

Les trous sont faits. Donc, il est temps que je me rende. Et je prends, à la suite du vieux déménageur de morts, le sentier bordé de marguerites, de véroniques, de germandrées, de graminées folles, qui mène à l'enclos des suprêmes paix.

Du haut d'une colline, au bord de la Bidassoa, le cimetière regarde de grandes profondeurs lumineuses, de grands déploiements de mer et de montagnes qui sont, à cette heure, de tous les bleus connus, depuis les plus pâles et les plus diaphanes jusqu'aux indigos les plus intenses. L'air, étonnamment suave à respirer, est plein de senteurs d'aubépine, de senteurs de lis. Et le cimetière est tout en fleurs ; on dirait d'un jardin privilégié où les choses pousseraient à profusion ; des lis blancs, fleurs d'autrefois, déjà un peu archaïques, montent çà et là leurs longues tiges au-dessus des tombes ; des oeillets s'étendent en bordures et en tapis ; des pâquerettes de pleine terre forment de grands bouquets réguliers ; il y a surtout des rosiers du Bengale fleuris avec une surprenante abondance : ils sont des gerbes roses, des masses

roses qui se détachent délicieusement sur le bleu des lointains. Le mois de mai méridional a jeté sur ce lieu une exquise parure éphémère, et il fait aujourd'hui un temps rare, même dans le Midi ; un temps limpide parmi les plus limpides, et calme, tiède sans accablement, presque immobile avec de légers souffles tout imprégnés de vie, qui passent... Et on a beau avoir éprouvé tant de fois combien sont trompeurs ces mirages des printemps, on s'y laisse prendre encore, comme on s'y laissera prendre toujours, jusqu'à l'heure de la vieillesse sombre. On s'abandonne à une sorte de bien-être, d'intime ivresse de vivre, qui semble ne jamais devoir finir, pas plus que cette fête de lumière et de jeunesse qui est ce matin partout, immense, rayonnante et douce...

Les trous sont creusés jusqu'à découvrir les planches pourries des cercueils ; mais on s'est arrêté là, suivant l'ordre que j'avais donné ; on m'attend pour soulever ces couvercles d'épouvantes.

Allons, commençons par *Yvon Gaëlo, vingt-deux ans, gabier*, dont le nom se lit en lettres blanches sur une pauvre petite croix de bois noir renversée parmi des oeilletons et des marguerites.

Le vieux fossoyeur descend, s'enfonce jusqu'à disparaître entre les parois de la fosse fraîchement ouverte ; un autre homme, son aide, reste en haut, près du bord, attentif à ce qui va se passer...

Un premier coup de pioche, du côté des pieds, dans les planches qui cèdent et s'émiettent ; alors, au milieu d'une terre grasse, plus noire que celle d'ailleurs, des débris informes apparaissent. Le fossoyeur tire sur quelque chose de long et de noirâtre : une jambe, qui se casse au genou et lui reste dans la main :

- Allons, dit-il à l'homme d'en haut, ils sont trop avancés, il faudra les avoir par morceaux ; va-t'en vite chez nous chercher *la corbeille* !

Et tout courbé sur sa besogne, il gratte là dedans avec ses ongles, ramassant un à un des doigts de pied qu'il range en petit tas, comme un jeu d'osselets.

- Je ne les croyais pas si avancés que ça, continue-t-il ; c'est vrai que, de ce côté du cimetière, ils finissent toujours plus vite...

En effet, il n'y a plus guère que des ossements, qui se tiennent à peine entre eux.

Le soleil de mai plonge au fond de cette fosse, aussi gaîment que sur les fleurs voisines, il descend sur ces choses longtemps enfouies, qu'on s'imaginait faites pour s'agiter dans les ténèbres, dans les confuses

pénombres des nuits, et qu'on est presque surpris de voir si nettement éclairées et si définitivement inertes. L'horreur qu'on attendait en est déjà moindre : elles diffèrent si peu, ces pauvres choses, de la terre d'à côté où les roses puisent la vie...

Voici la corbeille d'osier arrivée, et les débris s'y entassent. Le déterreur procède par méthode, en remontant peu à peu vers la tête du mort ; les jambes, retrouvées ; tous les doigts des pieds, comptés avec soin, il découvre à présent les os plus larges du bassin, que de vivaces racines traversent, enlacent d'une infinité de filaments blancs...

En remontant toujours, voici le plus horrible, la poitrine : entre les cercles encore rougeâtres qui sont les côtes, apparaissent des tas de pourriture noire, des amas de vers. Alors, malgré le souriant soleil, malgré toutes les fleurs trompeuses, un frisson de révolte et d'effroi passe en nous, et le vieil homme lui-même se redresse hésitant.

Il prend son parti toutefois, réunit ses deux mains, les doigts joints, et puise dans ce thorax comme avec une cuiller... Il a raison, en somme ; tout cela n'est que de la matière inoffensive, fécondante pour les racines profondes, déjà presque de l'humus, qui passera dans les branches des rosiers à la pousse prochaine.

Et, de nouveau, mais définitivement cette fois, l'horreur s'en va ; la révolte, le dégoût, font place à je ne sais quelle résignation grave, et il me semble que, moi-même, s'il le fallait, pour quelque pieux devoir ou pour quelque agreste besogne de culture, j'oserais toucher à de tels débris. C'est presque une impression apaisante que de surprendre ainsi, à la lueur du grand soleil, le mystère des transformations souterraines ; de voir que *ce n'est que cela*, un cadavre, qu'au bout de trois ou quatre années c'est déjà si peu humain, si proche du terreau et des pierres. Et on comprend mieux les dernières volontés de certains penseurs, d'Alphonse Karr entre autres : être enfoui entre des planches très minces, à peine solides, pour pouvoir retourner plus vite à la terre...

La corbeille s'emplit toujours ; on y a jeté aussi des fragments encore reconnaissables de la chemise du matelot et sa cravate presque intacte.

Voici que l'homme y jette même un morceau du cercueil ; alors je lui demande :

- Pourquoi, ce bout de bois ?

- Oh ! répond-il, c'est pour *ce qui tient après* ; tenez, voyez, ça vient de lui, *c'est de ses vers*.

Et il retourne la planche pour me montrer, en dessous, un amas de larves qui s'y tient collé.

Le soleil monte, monte radieux dans le ciel tout bleu. L'heure de midi s'avance avec une tranquille splendeur. Du sol, s'exhale une odeur de menthes, d'herbes surchauffées, qui va, jusqu'à l'heure plus fraîche du soir, dominer le parfum de toutes les fleurs d'ici, roses, oeillets, giroflées ou chèvrefeuilles. Il y a comme une joie infinie dans l'air ; la vie épand ses mille puissances, le renouveau sourit délicieusement partout. Là-bas, très loin, les nappes étincelantes de la mer viennent de se couvrir d'innombrables petites voiles blanches : toute la flottille des pêcheurs de Fontarabie qui prend gaîment le large, emportée par la brise légère. Sur le mur de l'enclos, des enfants frais et rieurs se sont perchés, pour voir ce que nous faisons, et, près de moi, deux belles filles, coiffées du foulard basque, regardent tranquillement la corbeille si remplie.

Le vieux fossoyeur continue de fouiller avec ses doigts :

- Oh ! s'écrie-t-il, voyez si on a raison de dire qu'ils tombent tous du même côté, la tête sur la gauche ! La voilà, la tête, et regardez un peu de quel bord elle est tournée !... Oh ! ces dents, c'est-il blanc ! c'est comme du lait !

Il prend la tête dans sa main, l'élève hors du trou, toute suintante et rougeâtre, au plein soleil :

- Mais, regardez-moi ces dents ! c'est-il joli !... Dame, aussi, des tout jeunes, des enfants comme ça, et des si beaux enfants qu'ils étaient !

Puis, s'adressant aux deux belles filles qui sont là, curieuses et nullement recueillies :

- Le jour de leur mort, j'en connais plus d'une au pays qui a pleuré, allez !... A leur enterrement, tenez, je m'en souviens comme si c'était d'hier, je parie qu'il y avait plus de trois cents personnes !... Ah ! les cheveux à présent ; tenez voilà les cheveux !

Et il met, sur le tas des débris, des choses légères qui ressemblent à de l'étope blonde...

Cependant, elle est trop pleine, la corbeille, posée tout au bord de la fosse ; il s'en détache un amas de pourriture noire qui retombe sur le vieux déterreur, sur son cou, dans sa chemise ouverte...

- Oh ! fait-il, un peu décontenancé tout de même.

Et il se secoue :

- Je l'aurais préféré de son vivant pour me tomber dessus, bien sûr !...
Enfin, ça ne me tuera pas, je pense bien !

La besogne pénible s'avance.

Les trois premiers sont déjà partis par morceaux. Nous en sommes au quatrième, *Jean Kergos, timonier*. Près de sa jambe, à la hauteur où la poche de son pantalon pouvait être, le fossoyeur trouve une petite chose noire, qu'il dépose à mes pieds : une bourse de cuir, avec un fermoir en métal... Ah ! c'est que celui-ci, rapporté à la plage par une lame au bout de huit jours seulement, n'avait sans doute pas été déshabillé avant sa mise au cercueil.

Je fais ouvrir cette bourse. Elle contient des pièces d'argent, des sous espagnols, puis des boutons de marine, avec des aiguilles pour les recoudre. Pauvre garçon, il était un soigneur, probablement, un qui aimait avoir sa tenue de matelot bien en ordre...

Allons, qu'on lui rende sa bourse et ses bibelots de couture ; dans le panier tout cela, avec ses os et les débris de sa chair. Gardons seulement ses pièces d'argent : il a peut-être, qui sait, quelque vieille mère indigente, à qui ce legs suprême fournira du pain.

Quand la corbeille a été remplie une dernière fois, je quitte ces fosses vides pour la suivre, tandis qu'on l'emporte, par les petites allées paisibles si envahies de graminées folles, si fleuries de roses. L'air très suave est à la fois chaud et léger. Des oiseaux chantent et des abeilles bourdonnent. Vraiment, je n'ai jamais vu journée plus charmante, temps plus enchanteur, ciel de renouveau plus rempli de mensongères promesses douces. Et les apaisements inattendus continuent de se faire en moi-même, apaisement de l'effroi physique d'après la mort, apaisement de l'horreur des cimetières, résignation aux pourritures promptes, dans cette terre où descendent les racines amies, transformeuses de tout...

Voici le trou préparé pour les réunir. Au fond, dans une grande caisse en bois blanc, où sont déjà les débris mêlés des autres, on jette le contenu de cette quatrième corbeille. Alors tout mon calme d'esprit s'en va, à contempler cet amas d'os rouges, de lambeaux de drap de marine, de pourriture noire et de vers, qui a été quatre jeunes hommes, quatre beaux matelots... Des boules rougeâtres, - les crânes, - se détachent sur ce fouillis sans nom, la tête de l'un entre les tibias de l'autre, dans une promiscuité atroce, dans un désordre ridicule et pitoyable...

Anxieusement je me demande si nous ne venons pas de commettre, dans un dessein pieux, la plus odieuse des profanations... Oh ! laisser les corps en paix, là où ils sont couchés, ne pas rouvrir les tombes, ne pas porter la main sur les ossements !...

Les Orientaux encombrant leurs villes de cimetières, plutôt que de violer une sépulture ; ils détournent un chemin plutôt que de déranger le plus humble des morts... Mais, comme nous sommes loin, nous, de leurs respects exquis !...



<http://perso.orange.fr/livre-et>

livre.et@orange.fr